Céline BONICCO-DONATO, *Une archéologie de l'interaction. De David Hume à Erving Goffman*

Paris, Vrin, coll. Analyse et philosophie, 2016, 250 pages

Laurent Husson

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11746>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11746

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 493-495

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Laurent Husson, « Céline BONICCO-DONATO, *Une archéologie de l'interaction. De David Hume à Erving Goffman* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11746> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11746>

les pays en cours de transition politique, comme en République Tchèque après 1989 ou en Espagne après Franco, et aurait ainsi bénéficié d'une opportunité favorable à son institutionnalisation. 11/ Une hausse du nombre d'étudiants serait également observable dans nos disciplines à l'échelle internationale. 12/ Enfin, la prédominance des travaux consacrés aux pratiques journalistiques aurait conduit au recrutement massif de professeur(e)s spécialistes de ce thème. Cependant, cette tendance semblerait perdre de sa force en Europe occidentale et du Nord.

Conformément au double objectif formulé en début de leur ouvrage, les auteures articulent l'observation de ces dynamiques aboutissant à la cristallisation de différents paradigmes « communicationnels », à la prise en compte de dynamiques sociales, de la constitution de collectivités de recherche à la suite d'échanges transnationaux.

Les premiers échanges ainsi évoqués sont liés à la circulation de personnes entre les pays. De nombreux chercheurs nord-américains sont issus de l'immigration européenne de la Seconde Guerre mondiale et, dans les années 1970, l'Europe a pu représenter un refuge pour des chercheurs sud-américains fuyant la dictature. La circulation en Europe d'anciens propagandistes nazis aurait également influencé la politique de Franco en matière de médias. Ces mouvements, ces dynamiques décrites par les différents auteurs, amènent Stefanie Averbeck-Lietz et Maria Löblich à insister sur la nécessité de relativiser le statut, finalement très local, de « pères fondateurs » qui, au gré des migrations et des générations, peuvent laisser apparaître des filiations méconnues et beaucoup plus complexes.

Le deuxième type d'échange discuté concerne les citations réciproques des travaux de recherche à l'échelle internationale. Les coordinatrices notent tout d'abord que l'exigence méthodologique de citation des sources permet, dans le cadre de la démarche qui est la leur, l'identification de réseaux ou de « milieux » de citations (*Zitationsmilieu*). L'objet retenu pour cet ouvrage conduit ainsi un nombre important d'auteurs à faire référence aux travaux de Jürgen Habermas et à leur interprétation. Mais ces travaux amènent les deux auteures à insister également sur l'hybridité des références convoquées, lesquelles peuvent être appréhendées comme des reprises et adaptations de références antérieures, des variantes dont les prismes d'analyse sont d'ailleurs liés aux contextes dans lesquels ils sont développés. À titre d'exemple, les recherches consacrées à la communication en Amérique latine laissent ainsi apparaître un souci particulier pour les problématiques d'évolutions

sociétales et d'*empowerment*, notamment à travers une mobilisation des travaux de l'École de Francfort, par ailleurs en retrait dans les recherches contemporaines en Allemagne. Face à ces liens et à ces influences réciproques qui apparaissent à l'échelle internationale, les auteures défendent un propos qui ne se focalise pas sur la question des normes en matière de recherche en communication. Elles entendent plutôt poser les bases d'un débat sur l'impact exercé par certains marqueurs communs, certaines références communes, sur ces normes et processus de normalisation de la recherche.

La démarche empruntée par les auteures les conduit à présenter, en fin d'ouvrage, une mise en perspective des différents travaux ainsi rassemblés, sous forme de tableaux synthétiques. Malgré la focalisation, assumée tout au long de ce volume, sur la thématique de l'espace public et des pratiques médiatiques, cette synthèse a représenté un défi pour les auteures, notamment du fait de leur volonté de ne pas rendre compte d'une seule approche, mais au contraire d'insister sur les inter-influences. Il ne s'agit donc pas, selon elles, d'une simplification – potentiellement coupable – mais plutôt d'une structuration à des fins d'exposition, de médiation, de constitution de traces pour un projet inscrit dans la perspective d'une histoire des sciences consacrées à la communication, une histoire à l'échelle internationale, écrite en plusieurs langues, un projet dont les auteures souhaitent à la fois souligner et alimenter l'actualité. C'est cette dimension programmatique ambitieuse, articulant, d'une part, un ancrage précis dans les traditions et institutions nationales de la recherche et, d'autre part, la recherche méthodique de liens, de ponts entre les entités constituantes d'une discipline présentée à la fois au passé, au présent, à l'indicatif et au conditionnel, qui fait tout l'intérêt de cet ouvrage qui sonne comme une forme d'appel à contribution.

Fabien Bonnet

Cresat, université de Haute-Alsace, F-68100
fabien.bonnet@uha.fr

Céline BONICCO-DONATO, *Une archéologie de l'interaction. De David Hume à Erving Goffman*

Paris, Vrin, coll. Analyse et philosophie, 2016, 250 pages

Céline Bonicco-Donato est l'auteur de plusieurs travaux, notamment sur David Hume et Erving Goffman. Le présent ouvrage fait converger ces deux orientations en ayant un propos plus large, ayant pour projet de « dégager l'ensemble des discours qui, par une série de transformations [...] ont pu donner lieu à l'analyse des interactions » (p. 9), c'est-à-dire, s'inspirant

de Michel Foucault « déterminer les conditions d'émergence d'un type de description et d'explication du monde social » (p. 10), laquelle s'oppose par son « réalisme » à toute option constructiviste dans la lignée de Jürgen Habermas.

La recherche des « archives discours de l'interaction » (p. 51) présentée dans le premier chapitre, « Seuls et inflexions » (pp. 13-88), débute par l'examen de la sympathie chez David Hume (pp. 13-54) puis de ses deux réceptions, continentale (pp. 54-76) et américaine via le pragmatisme (pp. 76-88). En abordant le rôle de la sympathie dans la pensée humienne et ses conséquences, aussi bien sur une conception sociale du soi-même que sur une approche physique de l'interaction, l'auteur précise le sens humien de celle-ci, en rupture aussi bien avec le sens cosmologique stoïcien qu'avec le sens restreint actuel : il s'agit de « ressentir soi-même à la première personne ce [que l'autre] ressent » (p. 16). Cette sympathie est à la source d'une théorie expressive du comportement reposant non seulement sur une inférence cognitive mais un partage affectif à partir de l'expression d'autrui. Elle joue un rôle fondamental dans la vie sociale, de telle sorte que « notre soi ne nous est donc pas immédiatement donné mais s'élabore au sein des relations sociales » (p. 24) ou il se constitue à la fois comme objet et causes des passions : « On ne devient soi qu'en s'associant et en communiquant avec les autres par le partage de valeurs communes. La fusion précède l'individualisation » (p. 27).

La « circulation du concept » (p. 53) vers la formalisation interactionniste suit un double fil : celui de la psychologie continentale de Théodule Ribot à Robert E. Park et celui du pragmatisme anglo-saxon. Dans la première ligne, la sympathie est reliée à l'interaction via l'imitation. Théodule Ribot « fait basculer le concept du champ philosophique vers le champ psychologique » (p. 58). Au prix d'un certain « appauvrissement épistémologique » (p. 63), la sympathie devient un « lieu commun des sciences sociales » (p. 62) du début du ^{xx}e siècle. Gabriel Tarde rattache l'imitation à la sympathie dont elle est une modalité, le tout dans un contexte cosmologique. Il « radicalise la portée sociale de la pensée humienne » (p. 69) mais en simplifie le naturalisme. Robert E. Park ramène la sympathie dans le cadre d'une sociologie dont l'objet s'identifie « aux relations entre les individus formant le groupe et non le groupe lui-même » (p. 72), ce que Erving Goffman reprend « en définissant l'interaction comme l'action réciproque qu'exercent les partenaires [...] d'un échange lorsqu'ils sont en présence les uns des autres » (p. 75). La question

du « type d'attitude transmis par la sympathie » (p. 76) trouve des éléments de réponse dans le pragmatisme, représenté principalement par George H. Mead, notamment par son souci d'« expliquer le comportement mental en termes non mental » (p. 79) et d'une approche « non seulement génétique, mais aussi externaliste » (p. 81) du *self*. La notion de subjectivité est refondue (p. 76) et le *self* appréhendé « en termes fonctionnels et non psychologiques comme une capacité » (p. 83). Émerge ainsi la question d'une « nouvelle épistémologie » pour « comprendre la communication à l'œuvre dans les relations intersubjectives » (p. 88).

L'examen du geste goffmanien occupe le chapitre II (pp. 89-158) et présente celui-ci comme l'érection « de l'interaction en concept scientifique opératoire » (p. 90). Il individualise ainsi « les discours épars de la sympathie, de l'imitation et de la communication autour de la notion d'interaction » (p. 91) et introduit un nouvel objet dans le champ de la sociologie : les relations publiques anonymes dans la grande ville. Le piéton constitue « une des figures emblématiques de [la sociologie de Erving Goffman] » (p. 98). Un ordre de la communication est alors mis au jour, lequel est aussi un déplacement des rituels au sein d'une société sécularisée mais où la sacralisation de l'individu constitue une « opération sociale » engageant une sémantique et une syntaxe de l'interaction, qui fait l'objet d'une approche non psychologique, mais externaliste en termes de comportements et en lien avec le contexte, ce qui différencie l'approche de Erving Goffman de celle de David Hume (p. 111). C'est dans ce cadre que les principaux concepts goffmaniens – comme celui de face et de *facework* ou travail de figuration (p. 123) – prennent leur sens. La prise en compte de la situation implique aussi de donner une place au décor comme symbole significatif. Une conséquence de ces analyses est la « déflation [qu'elles font] opérer à la personnalité » (p. 125). Les interactions sont approfondies en termes de rite, présence en nous de l'« inquiétante étrangeté » (p. 130) de ce qui n'était vu qu'en termes de stratégie. « L'ensemble discursif de la communication élaboré depuis l'archive humienne » (p. 131) est alors hybridé à la fois avec l'anthropologie religieuse et l'éthologie sociale, ce qui permet un autre regard sur la sacralisation de la face de l'autre. L'analyse des cadres de l'expérience poursuit le travail de dépsychologisation sur la question de l'interprétation des comportements et permet de voir comment le social structure ceux-ci sans recourir à une dimension psychologique (p. 153). La possibilité de l'interaction repose « en dernière instance sur l'aptitude à prendre en compte les

attentes d'autrui pour constituer un foyer d'attention ordonnant le déroulement de notre action » (p. 157), « strates impersonnelle et prépersonnelle de l'organisation des expériences » (*ibid.*). Ces dernières analyses permettent de comprendre la portée de la formalisation des analyses de l'interaction tout en obéissant à l'interdit pragmatiste du dualisme, à partir de la réponse aux problèmes suscités par la sympathie.

Le dernier chapitre, « penser le changement social » (pp. 158-229), met à l'épreuve le geste goffmanien et sa fécondité, notamment au travers de l'examen des critiques de Harold Garfinkel sur la manière dont l'analyse de Erving Goffman fige l'ordre social. Mais pour ce dernier, s'il y a un modèle, celui-ci « loin d'être appliqué directement à la situation [...] l'est par une médiation cognitive qu'est l'attention » (p. 164).

En investissant des champs laissés en friches par les analyses antérieures de la sympathie, Erving Goffman répond non seulement à ses critiques, mais à des questions laissées pendantes par les archives de l'interaction (p. 166). Dans la pensée du changement social, la métaphore théâtrale donne à penser la variabilité du rôle, joué de manière conformiste ou créatrice, et la manière dont sont ainsi mis en jeu la valorisation de la face d'autrui et mis en avant le caractère relatif entre la syntaxe de l'interaction et les règles macrosociales (p. 177). L'examen (pp. 183-210) d'*Asiles* (trad. de L. et C. Lainé, Paris, Éd. de Minuit, 1968 [1961]) montre comment ce dernier ouvrage permet, dans une perspective interactionniste, de poursuivre jusqu'au bout la tension entre une institution totale et des actes de résistances (pp. 183-210). À terme, l'interactionnisme radicaliserait la compréhension humienne du politique (p. 210) en permettant de « penser politiquement l'ordre civil » (p. 211), c'est-à-dire les relations entre monde social et monde politique, notamment par le biais des ethnographies du vivre ensemble et l'analyse des mobilisations collectives (p. 217). En effet, l'analyse de l'interaction peut conduire à un regard politique dans la mesure où des pratiques semblant naturelles renvoient à des rapports spécifiques de domination et de construction du soi. Elle peut également, dans la manière dont elle promeut l'espace urbain des rencontres, contribuer à l'édification d'une « micro-politique de l'urbain » (p. 223).

On comprend donc l'enjeu de l'ouvrage et de la généalogie de l'analyse des interactions tentée dans le présent ouvrage : articuler continuité et rupture à partir de la sympathie humienne afin de mettre en relief l'objet et les enjeux de l'innovation méthodologique de l'analyse goffmanienne de l'interaction. Cette dernière

n'est cependant pas une fin en soi puisqu'elle se constitue ainsi comme un outil suffisamment robuste pour le réinvestir sur d'autres objets qui sont à la fois ouverts à l'interrogation sociologique en même temps qu'ils peuvent apparaître comme pouvant faire l'objet d'investigation aussi bien dans leur structure statique que dans les possibilités d'innovation et de résistance à la totalisation institutionnelle. La poursuite de cet objectif qui se dessine progressivement pour le lecteur peut ainsi donner lieu à la fois à une perspective sur la fécondité initiale de l'entreprise humienne et sur les potentialités du travail de Erving Goffman, ce qui permet de l'arracher à une certaine évidence quant à la popularité de certains de ces thèmes, comme celui de face.

Outre le prolongement indiqué par l'auteure et dans une orientation non explorée par celle-ci, on pourrait aussi s'interroger sur les relations entre le projet goffmanien et la notion de travail de la face avec l'interrogation lévinassienne – auteur absent de l'ouvrage en raison de son projet – sur le visage. En effet, les deux œuvres partagent un certain antipsychologique, mais en un sens opposé, aussi bien sur le plan formel que sur le plan des enjeux : quel rapport peut-il y avoir entre la face et le visage ? Ce serait alors un prolongement vers deux types de réflexion éthico-politiques radicalement différents à partir d'un noyau peut-être commun.

Laurent Husson

Écritures, université de Lorraine, F-57000
laurent.husson@univ-lorraine.fr

Francis CHATEAURAYNAUD, Yves COHEN, dirs, *Histoires pragmatiques*

Paris, Éd. EHESS, coll. *Raisons pratiques*, 2016, 385 pages

Le pragmatisme renvoie, en sciences humaines, à plusieurs traditions liées mais néanmoins distinctes. Ce vocable vient initialement de la philosophie où, sous la plume d'auteurs américains comme Charles Sanders Peirce ou William James, il désigne une perspective où une chose se définit par ses implications pratiques. En d'autres termes, le sens d'un acte ou d'un phénomène résiderait dans ses conséquences. La « sociologie pragmatique », associée aux figures tutélaires de Luc Boltanski et Laurent Thévenot, comprend quant à elle les travaux insistant sur la capacité des acteurs à s'adapter aux situations sociales auxquels ils sont confrontés. Bien qu'inspirée par la philosophie pragmatique, d'autres influences caractérisent cette « sociologie des régimes d'action », telles que l'ethnométhodologie, l'interactionnisme Goffmanien